



Yvonne Preiswerk et Jacques Vallet (dir.)

La pensée métisse Croyances africaines et rationalité occidentale en questions

Graduate Institute Publications

Fernando Ortiz ou la pseudo-science contre la sorcellerie africaine à Cuba

Aline Helg

DOI : 10.4000/books.iheid.3230
Éditeur : Graduate Institute Publications
Lieu d'édition : Graduate Institute Publications
Année d'édition : 1990
Date de mise en ligne : 22 juin 2016
Collection : Cahiers de l'IUED
ISBN électronique : 9782940549825



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée
ISBN : 9782882470041

Référence électronique
HELG, Aline. *Fernando Ortiz ou la pseudo-science contre la sorcellerie africaine à Cuba* In : *La pensée métisse : Croyances africaines et rationalité occidentale en questions* [en ligne]. Genève : Graduate Institute Publications, 1990 (généré le 07 mai 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/iheid/3230>>. ISBN : 9782940549825. DOI : 10.4000/books.iheid.3230.

Ce document a été généré automatiquement le 7 mai 2019. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Fernando Ortiz ou la pseudo-science contre la sorcellerie africaine à Cuba

Aline Helg



- 1 Fernando Ortiz Fernandez incarne aujourd'hui le début de l'intérêt de l'ethnologie cubaine pour l'héritage africain de la plus grande île des Antilles, la naissance de l'afro-cubanisme et la lutte contre le racisme, au point qu'un historien nord-américain peu scrupuleux l'a récemment pris pour un noir¹. Les premiers travaux d'Ortiz au début de ce siècle révèlent au contraire un homme qui, sous l'influence du criminologue italien Cesare Lombroso, s'est appliqué à démontrer l'infériorité psychique des noirs et à lutter contre ce qu'il considérait comme leur pire apport à la société cubaine : la sorcellerie.

Pour Ortiz - comme pour Robin Horton - superstitions et sorcellerie étaient produites par l'ignorance, elle-même source de peur, et seul le triomphe de la pensée scientifique sur le primitivisme parviendrait à les éliminer.

- 2 Mon but ici n'est pas de me livrer au jeu facile de critiquer hors contexte un savant aujourd'hui vénéré à Cuba, mais d'analyser les effets de la pseudo-science européenne sur le mode de pensée d'un intellectuel latino-américain soucieux du progrès de son pays. Vers 1900, le darwinisme social, le positivisme comtien, le racisme pseudo-scientifique et la phrénologie imposaient des cadres de lecture sociale qui justifiaient autant la nouvelle offensive colonisatrice de l'Europe en Afrique et en Asie que la persécution des noirs aux Etats-Unis. Intellectuels et gouvernants latino-américains, pressés de faire entrer leurs pays dans le groupe des nations civilisées, mais se croyant freinés par des masses populaires généralement non blanches, trouvèrent dans ces théories une explication séduisante : si leur région ne parvenait pas à se développer, il fallait en chercher la raison dans son climat et surtout dans la composition raciale de son peuple. Cette « découverte » fut l'un des moteurs de l'encouragement à l'immigration blanche européenne qui se manifesta partout à cette époque : si les nations latino-américaines réussissaient à « blanchir » leur population, pensait-on, elles atteindraient le stade de la modernité.
- 3 Cuba, plus que bien d'autres pays, s'interrogea sur sa capacité au progrès. Au début du siècle, elle sortait à peine de l'esclavage (1886), de sa situation de colonie espagnole (1898) et d'une première occupation militaire nord-américaine (1898-1902) dont l'un des objectifs avoués fut de préparer les Cubains, race soit-disant inférieure parce que latine et africaine, au *self government*². Enfin indépendante en 1902, l'élite cubaine blanche s'efforça de « civiliser » l'île. Pour cela, deux buts furent visés. Tout d'abord, « détruire les noirs », comme le dénonça Rafael Serra, un intellectuel afro-cubain, par l'immigration souvent subventionnée de quelque 70.000 Espagnols entre 1902 et 1907³. Cette politique était destinée non seulement à renforcer l'élément hispanique face au nouvel impérialisme américain, mais surtout à réduire la proportion des noirs et des mulâtres dans la population (32 pour cent de 1.572.797 habitants, selon le recensement fait par les Etats-Unis en 1899)⁴ et à les marginaliser sur le marché du travail. Par ailleurs, la législation sur l'immigration interdit la venue de « races de couleur »⁵. Ensuite, il s'agissait de remettre les Afro-Cubains à « leur » place dans la société, depuis qu'ils avaient pris une importance démesurée dans l'armée de libération qui s'était battue contre l'Espagne de 1895 à 1898. Cette remise à l'ordre commença sous les Américains avec la dissolution de l'armée de libération et la formation de nouvelles forces de police et de défense dans lesquelles les Afro-Cubains furent exclus des postes de commandement et sous-représentés dans la troupe. Après 1902, de nouvelles lois continuèrent de limiter l'accès des noirs à la police, la garde rurale et l'armée⁶. En plus, au niveau politique, les leaders blancs empêchèrent toute formation noire indépendante. Ils s'assurèrent la domination des deux partis, le libéral et le conservateur, et canalisèrent le vote afro-cubain par des promesses d'égalité raciale dans la distribution des emplois publics.
- 4 Cependant, simultanément, une campagne était lancée par la presse et la police contre les manifestations d'inculture africaine, et plus particulièrement contre la « sorcellerie africaine », visant à présenter les Afro-Cubains comme des freins au progrès, des barbares indignes d'être des citoyens à part entière de la jeune nation. Les cinquante-neuf travailleurs (dont deux blancs) qui fêtèrent l'Indépendance le 21 mai 1902 au rythme des tambours en firent la cruelle expérience. Accusés d'association illégale de *nanigos*⁷ en vertu d'une ancienne loi espagnole, ils demeurèrent emprisonnés jusqu'à Noël de cette

année-là⁸. L'arrestation de suspects de sorcellerie, accompagnée généralement de leur acquittement six mois plus tard, se poursuivit régulièrement jusqu'au 11 novembre 1904, quand un événement dramatique provoqua une subite escalade de la répression.

- 5 Ce jour-là, la petite Zoila, âgée de 20 mois, disparut de la ferme de ses parents à Güiira de Melena, près de la Havane. La rumeur se répandit immédiatement que la fillette blanche avait été la victime de sorciers noirs qui lui extirpèrent le cœur et la vidèrent de son sang. Le quotidien populaire *El Mundo* dépêcha sur les lieux son journaliste le plus actif, Eduardo Varela Zequeira, qui convaincu de la véracité de la rumeur, accompagna ou précéda la police et la garde rurale dans leur enquête. Chaque jour, pendant un mois, il livra à ses lecteurs impatients le résultat de son travail de reconstitution. Il n'hésita pas à fouiller, interroger, accuser et même, lorsqu'il trouva le juge d'instruction trop soucieux des procédures légales, à appeler la population à faire justice elle-même. Très vite, la version de Varela prévalut. Le vieux Domingo Boucourt, ancien esclave né en Afrique et réputé sorcier, était le cerveau du crime. Il établit que seul le sang d'un enfant blanc pourrait guérir Juana Tabares d'un mal, causé par des blancs au temps de l'esclavage, qui lui enleva six de ses enfants en bas âge. Boucourt chargea donc Victor Molina, un ouvrier agricole afro-cubain de trente-sept ans, de trouver une victime et d'accomplir la double extraction. Molina procéda avec l'aide du vieux Ruperto Ponce, lui aussi ancien esclave venu d'Afrique. Ensemble, ils tuèrent la petite Zoila, lui prirent le cœur et le sang, ainsi que les viscères pour les fumer et les remettre à Boucourt qui se proposait de les vendre sous forme d'allumettes et de remèdes. Lorsque la police alertée de la disparition de l'enfant lança la première battue, Molina et Ponce n'eurent d'autres recours que de mettre deux amis dans le secret et cacher le corps de Zoila chez eux. A l'annonce par la police de la suspension des recherches dès que la petite réapparaîtrait, ils résolurent de déposer le corps près de la ferme de ses parents. En effet, le 26 novembre 1904, le cadavre était trouvé, dépourvu du cœur et des viscères et, selon une rumeur démentie en vain par les rapports médicaux, salé à la manière des porcs.
- 6 En réalité, ce qui perdit les accusés furent la force des rumeurs et leur correspondance avec des préjugés bien ancrés, ainsi que la persistance de Varela. Toutefois les preuves de culpabilité étaient minces : des silhouettes de noirs coiffés d'un chapeau aperçues dans la nuit par un enfant, deux lettres de Boucourt à Juana Tabares mentionnant une poupée et 25 pesos, une troisième lettre, trouvée et détruite par un policier, de Boucourt à un certain Laureano lui demandant quand il pourrait aller chercher « la fille », le fait que les accusés se connaissaient tous et firent des déclarations contradictoires, et finalement les aveux de Juana Tabares en prison un mois après le début du drame. Plusieurs éléments de l'enquête, qui de nos jours auraient été retenus en faveur des accusés, furent hâtivement écartés. En avril 1905, un premier verdict fut prononcé ; condamnation à mort pour Molina, travaux forcés à perpétuité pour Boucourt, de six à quatorze ans de prison pour Ponce, Juana Tabares et trois complices, et quatre acquittements. Les accusés furent défendus par Juan Tranquilino Latapier, alors le seul docteur en droit afro-cubain, qui plaida la non préméditation. Après un recours en cassation du procureur public, un second verdict tomba en août 1905 : Boucourt et Molina furent condamnés à mort, Juana Tabares et son mari à la prison et aux travaux forcés, respectivement, à vie, Ponce et deux complices à des peines de prison de six à quatorze ans, et quatre accusés furent à nouveau acquittés. Le vieux Boucourt et Molina furent garottés le 5 janvier 1906 ; Boucourt, qui avait tout nié jusqu'alors, aurait avoué son crime à un gardien la veille au soir⁹.

- 7 Il y a trop de contradictions et de présupposés dans les dossiers criminels concernant l'assassinat de Zoila pour que le chercheur d'aujourd'hui puisse tirer des conclusions quant à l'exactitude de l'accusation. Par contre, il est certain que toute l'affaire témoigne des déchirements de la société cubaine de ce début de siècle. Les onze accusés étaient tous noirs, journaliers ou lavandière, pauvres et illettrés. Cinq d'entre eux avaient plus de soixante ans et étaient venus directement d'Afrique dans la cale d'un négrier. Alors que deux étaient connus comme *congos*, Boucourt déclara être *lucimi*¹⁰. Tous pratiquaient la *santería*, religion synchrétique afro-cubaine, et Boucourt ne fit aucun mystère à posséder chez lui un autel consacré à Santa Barbara (ou Shango, le dieu yoruba de la force), pour lequel il destinait la poupée et les 25 pesos mentionnés dans la lettre à Juana Tabares.
- 8 Plutôt que de s'interroger sur ses causes socio-économiques, l'intelligentsia cubaine préféra présenter l'affaire du meurtre de Zoila comme un épisode de la lutte entre la civilisation et la barbarie. Une semaine après la disparition de la fillette, le journaliste Varela mit en garde ses lecteurs : le destin de Zoila n'était pas un cas isolé, mais le lot de beaucoup d'enfants ruraux dont les parents se taisaient de peur d'attiser la vengeance des sorciers¹¹. Il s'agissait en fait, selon *El Mundo*, d'un « état social morbide », car les « pontifes sorciers » et leurs « fanatiques sectaires » pullulaient et mettaient le pays dans « une situation vraiment proche de la barbarie, non sans conséquences sombres et funestes pour la civilisation, et donc pour la morale et la justice. [...] C'est pourquoi il [fallait] en terminer une fois pour toutes avec l'empire de la sorcellerie. Il [fallait] [...] extirper à la racine cette grave maladie d'ordre moral qui, tels les sinistres fléaux du temps des barbares, [rongeait] en plein vingtième siècle la conscience d'une portion de la population laquelle, peut-être en raison de la maudite loi de l'atavisme, s'[enfonçait] dans les abîmes du mal et fermait les yeux à la lumière... »¹². La rumeur, pourtant officiellement démentie, de la salaison du cadavre permit à Varela d'accuser « ces barbares, citoyens de notre république » de pratiquer « les coutumes des cannibales »¹³.
- 9 L'attribution de l'assassinat de Zoila à des sorciers noirs agit comme un catalyseur dans la carrière d'ethnographe de Fernando Ortiz. Ce jeune docteur en droit de l'Université de Madrid s'intéressait à la criminalité et à la sorcellerie depuis son bref retour à Cuba en 1902. Il dépouillait les journaux cubains, étudiait les théoriciens racistes et les criminologues européens, lisait les ouvrages de Raimundo Nina Rodrigues sur les Afro-Brésiens ainsi que les traités du dix-neuvième siècle consacrés aux noirs à Cuba. De 1903 à 1905, il repartit pour l'Europe comme consul et rencontra Cesare Lombroso et Enrique Ferri. Ce fut alors qu'il publia ses premiers articles sur la criminalité des noirs et sur l'importance de l'étude des survivances africaines à Cuba pour la compréhension de la « psychologie cubaine ». En 1906, Ortiz regagna Cuba et fut nommé procureur au palais de justice de la province de la Havane. En même temps paraissait à Madrid son ouvrage *Los negros brujos* (Les sorciers noirs, avec une lettre d'introduction de Lombroso), première partie de *Hampa afro-cubana* (Pègre afro-cubaines)¹⁴.
- 10 Ortiz voulait contribuer à l'analyse de « l'âme cubaine » (rappelons qu'alors les nationalismes dominaient l'Europe et que chaque peuple était sensé voir un caractère propre). Mais, selon lui, cette âme était difficile à définir, car la société cubaine était encore en processus de formation (les peuples européens ayant eux atteint le terme de leur évolution). La race supérieure à Cuba (la blanche) était soumise aux influences de races aussi diverses que la noire, la jaune (les Chinois arrivés sous contrat au dix-neuvième siècle) et la cuivrée (les Indiens déportés du Yucatan). Afin de saisir toutes les dimensions du « type cubain », il était urgent de « fixer sur le papier » les restes purs du

primitivisme africain pour recomposer « l'orthodoxie de la psyché afro-cubaine » avant sa dissolution dans la masse cubaine¹⁵, de même que pour faire l'analyse chimique d'une substance, il était nécessaire d'en connaître les composantes pures. Dans cette entreprise, Ortiz, suivant ses maîtres européens, s'intéressa surtout aux déviations spectaculaires du « type africain » qu'étaient pour lui la criminalité et la sorcellerie. Il comparait la société cubaine à un corps humain et pensait que par l'étude de ses membres malades, il pourrait proposer un diagnostic et des remèdes qui contribueraient à l'amélioration de l'ensemble du corps social¹⁶.

- 11 En quoi donc, d'après Ortiz, la criminalité du noir différait-elle de celle du blanc ? A l'opposé de la criminalité blanche, laquelle était le fait d'*individus* qui, en raison de facteurs anthropologiques ou sociaux, régressaient à un primitivisme moral par le phénomène d'atavisme, la criminalité afro-cubaine était *collective*. Les Africains amenés à Cuba venaient de sociétés moralement et intellectuellement si primitives qu'elles étaient dépourvues de civilisation intégrale et dominées par les superstitions, la sensualité, l'impulsion. Le choc du contact avec une société supérieure fut si rude que les Africains furent totalement incapables de s'adapter à son niveau moral (Ortiz évitait soigneusement le débat sur la moralité de l'esclavage) et s'engouffrèrent collectivement dans la « mauvaise vie ». Certes, admettait Ortiz, depuis lors, de nombreux Afro-Cubains avaient réussi à s'élever moralement et intellectuellement, mais ils conservaient en eux des traits africains susceptibles de les précipiter à nouveau dans la criminalité¹⁷.
- 12 Les condamnés Boucourt et Molina fournirent à Ortiz une parfaite illustration de sa thèse : le premier représentait l'Africain à la psyché primitive et inadaptée, le second le noir créole régressant à la barbarie. Ce fut cependant Boucourt qui l'inspira le plus. Selon lui, Boucourt n'était pas un criminel vulgaire, mais le prêtre d'une religion barbare dont le système même le conduisit à concevoir le meurtre d'un enfant blanc - un acte amoral et répréhensible à Cuba, mais tout-à-fait moral et accepté en Afrique. Boucourt était un de ces cas, « très fréquents dans les couches inférieures de notre société » d'« arrêt de l'évolution morale ». Le fait qu'il ait conçu un infanticide était dû simplement à ce qu'il était « plus sauvage que la majorité de ses innombrables collègues » et suivi par « une foule de fanatiques aveugles » et « moralement africains »¹⁸. A l'explication par la thèse de la « psyché africaine », Ortiz ajoutait celle de la prédétermination. Selon lui, le vrai nom du vieux sorcier n'était pas Boucourt, du nom de son ancien maître français, mais « Bocu », qui dans la langue yoruba se décomposerait en « bo » - « oku », signifiant fossoyeur, mangeur et adorateur de cadavres. Cette étymologie était d'autant plus satisfaisante pour Ortiz qu'elle s'accordait avec les pratiques de « Bocu » et de ses adeptes. Le vieux sorcier était donc prédéterminé, déjà en Afrique, à son rôle macabre¹⁹.
- 13 Au delà de sa discussion de Boucourt, Ortiz établissait tout un programme d'éradication de la sorcellerie en rapport avec une typologie des sorciers. Selon une méthode courante alors, il rendait son analyse scientifique par le truchement de l'identification avec un phénomène scientifique²⁰. En l'occurrence, Ortiz assimilait sorcellerie et religion africaine à la fièvre jaune, dont Cuba venait de se débarrasser grâce à la médecine curative et l'hygiène préventive. Ortiz se faisait en quelque sorte le docteur Carlos Juan Finlay²¹ de la sorcellerie : il affirmait avoir identifié son mode de transmission - les sorciers - et la population à haut risque - les couches populaires, et particulièrement les Afro-Cubains, car « le fétichisme est dans la masse de [leur] sang ». Ceci établi, il proposait une double politique de répression et de prévention.

- 14 Il fallait d'une part détruire « les foyers infectieux » en faisant du simple exercice de la sorcellerie (et de la *santeria*) un crime et « en terminant avec les sorciers ». Pour cela, Ortiz prévoyait « d'isoler ces derniers de leurs fidèles, tels les malades de la fièvre jaune, car la sorcellerie est essentiellement contagieuse ». En adepte de la criminologie moderne, il excluait l'exécution des sorciers, tout comme leur déportation en Afrique, difficilement réalisable, mais recommandait leur réclusion. Un traitement distinct s'imposait cependant selon que le sorcier était de bonne foi ou un escroc abusant de la crédulité des gens. Dans le second cas, comme le coupable n'était pas contaminé par le germe de la sorcellerie, sa punition devait équivaloir à celle d'un criminel banal. Dans le premier cas, Ortiz faisait une distinction supplémentaire entre le sorcier africain de naissance, selon lui sorcier inné et donc incorrigible, qui devait être perpétuellement isolé, et le sorcier noir né à Cuba, amendable, qui pouvait être séparé de la société pour un temps limité et rééduqué par le travail. Dans tous les cas, tous les attributs du sorcier (autel, idoles, images, fétiches, colliers, pierres) devaient être confisqués, les plus représentatifs pour être conservés dans un musée, les autres pour être détruits.
- 15 Le pendant de la répression était « l'immunisation préventive » de la société « contre le microbe de la sorcellerie ». Celle-ci comprenait une instruction solide et scientifique pour le peuple, spécialement les Afro-Cubains, leur permettant de progresser vers la « sorcellerie désafricanisée » (celle exercée par les guérisseurs et les voyantes, généralement blancs) d'abord, puis finalement vers la science. La prévention passait aussi par la multiplication des médecins ruraux, afin de contrecarrer l'influence des guérisseurs, et l'étroite surveillance des bals africains, afin d'éviter leur dégénérescence. Ortiz espérait pouvoir compter sur l'appui des noirs parvenus à un niveau intellectuel et moral « supérieur à celui de la majorité de leur race » dans la campagne de « prophylaxie sociale »²². Ce vaste programme ne vit jamais le jour, et Ortiz ne parvint pas à faire inscrire dans le code pénal la pratique de la sorcellerie et de la *santeria* non accompagnée d'actes criminels. Mais l'affaire Zoila hanta les parents blancs de l'île pendant plus d'une génération : plusieurs contemporains m'ont affirmé en 1987-1988 qu'enfants ils avaient appris à fuir à la vue de tout homme noir portant un sac, présumé sorcier à la recherche de victimes blanches. La concordance entre les discours du journaliste Varela et de l'ethnologue Ortiz est aujourd'hui frappante. Tous deux furent fascinés par l'attribution du meurtre de la petite Zoila à la sorcellerie africaine et tous deux en firent le cas exemplaire d'un phénomène général chez les Afro-Cubains, alors qu'eux-mêmes reconnaissaient en même temps son caractère exceptionnel. Pourquoi donc cette volonté de se focaliser sur l'anormal et le monstrueux ? Serait-ce que Varela et Ortiz cherchaient à (se) faire peur en identifiant la populaire *santeria* avec ce cas unique de sorcellerie meurtrière ? Pourquoi ni l'un ni l'autre n'explora-t-il une hypothèse plus rassurante ? Ceci est d'autant plus troublant que simultanément la population afro-cubaine manifestait ouvertement son désir de faire partie intégrante de la nation, non seulement politiquement, mais aussi par une nette progression de ses niveaux d'éducation et de sa tendance au mariage légal (l'union libre étant alors considérée comme un signe d'immoralité africaine)²³. Était-ce, comme allait le dénoncer quelques années plus tard un journal politique noir, parce que Varela et Ortiz souhaitaient, comme tant d'autres, masquer le progrès social réalisé par les Afro-Cubains en les présentant comme des sauvages, afin de les remettre à « leur » place et remettre en question leur droit de vote ?
²⁴ Si cette hypothèse n'est pas exclue en ce qui concerne Varela, elle est certainement fautive pour Ortiz.

- 16 Par contre, Ortiz est intéressant à plus d'un égard pour sa relation avec la science. Tout en se faisant l'avocat permanent de celle-ci contre la superstition, il témoigna en réalité d'une pensée figée, enfermée dans le cadre imposé par la pseudo-science européenne. Il ne put envisager qu'une forme d'évolution contiennne, allant de la superstition à la science, alors que Cuba montre aujourd'hui que la *santería* - qui n'est pas la sorcellerie - a survécu au « socialisme scientifique ». Jamais Ortiz n'entrevit d'alternative. Dans le cas particulier de l'assassinat de Zoila, il ne mit jamais en doute la véracité des rumeurs sur la disparition de l'enfant. Qui plus est, la totalité de son information - à l'exception de l'étymologie de « Bocu » - provint de *El Mundo*, et ce fut l'affaire Zoila qui servit le plus souvent d'illustration à l'appui de sa longue étude des sorciers noirs²⁵. L'observation directe, si chère en théorie aux positivistes, en était complètement absente.
- 17 Cependant si Ortiz (comme ses confrères pseudo-scientifiques européens) était incapable d'envisager l'alternative, n'était-ce pas qu'il était lui-même aveuglé par son ignorance d'une réalité cubaine changeante dont il avait été longtemps absent ? Et cette ignorance, celle-là même qu'il dénonçait chez les sorciers, ne serait-elle pas chez lui aussi à l'origine d'une angoisse du chaos, qu'il résolut en se réfugiant non pas dans la superstition, bien sûr, mais dans l'ordre et le progrès promis par l'évolutionnisme social ? Ce conformisme eut néanmoins alors des conséquences préjudiciables aux noirs et aux mulâtres de Cuba. Bien qu'aujourd'hui les travaux d'Ortiz soient utiles à l'étudiant de la culture afro-cubaine, au début de ce siècle, ils contribuèrent à renforcer les préjugés racistes alors dominants. Ortiz eut certes le courage de dire, en 1905 déjà, que la race noire exerçait une influence déterminante sur la société cubaine²⁶, mais il s'attacha d'abord à en décrire les aspects négatifs. Il attendit 1929, voire la fin de la Deuxième guerre mondiale, pour parler d'égalité raciale et dénoncer le racisme²⁷. Dès lors il est difficile de déterminer si ce message était le résultat de ses propres recherches ou s'inscrivait plutôt dans le nouveau courant de pensée européenne.

NOTES

1. Sheldon B. Liss, *Roots of Revolution. Radical Thought in Cuba* (Lincoln and London: University of Nebraska Press, 1987), p. 62.
2. Louis A. Pérez, *Cuba between Empires, 1878-1902* (Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 1983), p. 316.
3. *Censo de la republica de Cuba bajo la administracion provisional de los Estados Unidos, 1907*, Victor H. Olmsted, director (Washington : Oficina del Censo de los Estados Unidos, 1908), pp. 59, 66 ; Rafael Serra, *Para blancos y negros. Ensayos politicos, sociales y economicos* (La Havane : Imprenta « El Score », 1907), pp. 89-90. Ce mouvement migratoire avait déjà commencé sous l'occupation américaine et se poursuivit après 1907.
4. War Department, Office Director Census of Cuba, *Report on the Census of Cuba, 1899*, Lt. Col. J. P. Sanger, director (Washington: Government Printing Office, 1900), p. 278.
5. Republica de Cuba, *Diario de sesiones del congreso de la republica de Cuba. Senado 5 :21- 28* (Janvier 1909), sessions du 19 septembre 1904 au 19 octobre 1904.

6. Par exemple « Ley de reorganizacion de la Guardia Rural del 18 de octubre de 1902 », in Republica de Cuba. Coleccion legislativa, *Constitucion y leyes y resoluciones del congreso de 20 de mayo de 1902 a 30 de junio de 1905. Volumen primero* (La Havane : Imprenta y Papeleria Rambla y Bouza, 1906), pp. 138-143.
7. Membres d'une société secrète d'origine africaine créée au XIXe siècle.
8. Juzgado del Oeste, Causa, n° 258/1902, Archivo Nacional de Cuba (ci-après ANC), Fondo de la Audiencia de la Habana (ci-après FAH), Leg. 214-5.
9. Sala de lo criminal, Juzgado San Antonio de los Banos, Causa n° 139/1904, ANC, FAH, Leg. 627-10 ; Republica de Cuba, *Jurisprudencia del Tribunal supremo en materia criminal de 10 de julio a 31 de diciembre 1905* . Vol. 25 (La Havane : Imprenta y Papeleria de Rambla, Bouza y Cia, 1913), pp. 286-304 ; *El Mundo* (La Havane), du 14 novembre au 18 décembre 1904, et 4 janvier 1906.
10. C'est-à-dire yoruba.
11. *El Mundo*, 18 novembre 1904, p. 8.
12. *Ibid.*, 2 décembre 1904, p. 2.
13. *Ibid.*, 18 décembre 1904, p. 8.
14. Fernando Ortiz Fernandez, « Las supervivencias africanas en Cuba », in *Cuba y América*, vol. 18, no. 17, 22 janvier 1905, pp. 7-8 ; idem, « La criminalita dei negri in Cuba », in *Archivio di Psichiatria, Medicina Legale ed Antropologia Criminale*, Turin, vol. 24, fasc. 4, 1905 ; idem, « La inmigracion desde el punto de vista criminologico », in *Derecho y Sociologia*, La Havane, an 1, no. 5, mai 1906, pp. 54-64 ; idem, *Los negros brujos (apuntes para un estudio de etnologia criminal)* (Madrid : Libreria Fernando Fé, 1906). Une brève biographie d'Ortiz figure dans Araceli Garcia-Carranza, ed., *Bibliografia de Don Fernando Ortiz* (La Havane : Instituto del Libro, 1970), pp. 15-31.
15. Ortiz, « Las supervivencias africanas en Cuba », republié dans Fernando Ortiz Fernandez, *Entre Cubanos. Psicologia tropical* (La Havane : Editorial de Ciencias Sociales, 1987), pp. 86-89.
16. Ortiz, *Los negros brujos* (réédition, Madrid : Editorial America, [1917 ?], pp. 19-20.
17. *Ibid.*, pp. 36-40.
18. Ortiz, in *El Mundo*, 5 janvier 1906, pp. 8 et 5.
19. *Ibid.*, p. 8.
20. Voir à ce sujet Patrick Tort, *La pensée hiérarchique et l'évolution* (Paris : Aubier, 1983), pp. 329-431.
21. Médecin cubain qui découvrit en 1881 le mode de transmission de la fièvre jaune par les moustiques.
22. Ortiz, *Los negros brujos*, pp. 355-357, 366, 368-402.
23. Voir, à titre indicatif, les statistiques sur le mariage et l'éducation dans *Censo de la republica de Cuba, 1907*, pp. 248, 272, 274-275 ; War Department, Office Director Census of Cuba, *Report on the Census of Cuba, 1899*, pp. 117-118, 125, 361-362.
24. *Prevision* (organe du Parti Indépendant de Couleur, La Havane), 15 septembre 1908, p. 4
25. Ortiz, *Los negros brujos*.
26. Ortiz, « Las supervivencias africanas en Cuba », p. 87.
27. Fernando Ortiz Fernandez, « Ni racismos ni xenofobias », in *Revista Bimestre Cubana* (La Havane), vol. 24, no. 1 (janvier-février 1929), pp. 6-19 ; idem, *El engano de las razas* (La Havane : Paginas, 1946).

AUTEUR

ALINE HELG

Professeur, Université du Texas, Austin, USA.